

UNIVERSITÉ DE NANCY

---

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

14 NOVEMBRE 1912

UNIVERSITÉ DE NANCY

---

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

14 NOVEMBRE 1912



NANCY

IMPRIMERIE A. COLIN, 41, RUE DES QUATRE-ÉGLISES

—  
1913



## DISCOURS DE M. LE RECTEUR

AUX OBSÈQUES

DE M. ALBERT MARTIN

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

10 août 1912.

Ce n'est pas seulement la Faculté des Lettres, c'est l'Université de Nancy tout entière, bien plus, c'est la science française elle-même, qui déplore aujourd'hui la perte de notre cher doyen honoraire, Albert Martin. Dans le monde scientifique, en effet, les hellénistes et les philologues, de qui son nom était connu pour maints travaux d'érudition, ne l'appréciaient pas moins que nous le faisons ici, nous les témoins de son labeur quotidien, nous ses collègues et ses amis.

Il n'était pas lorrain de naissance et s'en excusait presque. Mais ne sommes-nous pas trop heureux d'accueillir de temps à autre dans notre grande Université du Nord-Est, avec leurs qualités natives et leur genre d'esprit différent du nôtre, quelques représentants d'élite du Midi? Languedocien de Béziers, né en 1844, Albert Martin fit de la langue grecque son étude de prédilection; et si ses voyages ne l'ont jamais conduit sur le sol de la Grèce, s'il ne connut de l'antiquité hellénique que ce qu'il en reste dans telles villes de l'Italie du Sud, au moins il passa trois années à l'École française de Rome, étudiant à la Bibliothèque Vaticane les manuscrits grecs, les étudiant encore à Florence et à Milan, à Ravenne et à Venise. Plus tard, des missions lui furent confiées en Espagne et en Portugal, toujours pour étudier les manuscrits grecs. Un moment ses regards d'érudit se tournèrent vers les pays du Nord: ce fut pour dresser l'inventaire des manuscrits semblables, émigrés dans les bibliothèques de Suède il accomplissait ainsi une besogne utile, d'une solidité à

toute épreuve, qui fait pour toujours partie intégrante de la science, et à laquelle rendent hommage les maîtres de l'hellénisme en France et à l'étranger. Avait-on besoin, pour le *Dictionnaire des Antiquités* notamment, d'une étude consciencieuse, où la sûreté de l'information était nécessaire non moins qu'une critique d'une parfaite probité, en toute confiance on s'adressait à Albert Martin. Les récompenses qu'il obtint au cours de sa carrière, lui furent accordées à ce titre : en 1900, l'Académie des Inscriptions l'élut correspondant de l'Institut ; en 1903, dans la grande promotion des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Pendant qu'il s'acquittait ainsi, en maître de notre haut enseignement, de ses devoirs envers la science, il n'avait pas moins à cœur de bien remplir chaque jour ses obligations professionnelles. Il aimait bien trop la jeunesse pour ne pas s'occuper d'elle, et lui prodiguer des soins qui, avec l'âge, devinrent de plus en plus paternels. Nullement désireux de briller devant un auditoire mondain, il avait l'unique souci de se rendre utile, même dans les tâches les plus ingrates, aux étudiants qui lui en savaient gré. Combien d'entre eux lui doivent leur agrégation ou leur licence, et sont devenus, à son exemple, de bons professeurs, dévoués à l'Université ! Chaque année, en juillet, il attendait, aussi impatientement qu'eux-mêmes, le résultat du concours, et il était toujours le premier à venir me l'annoncer, avec quelle joie, lorsque c'était un succès pour ses élèves ! C'est que lui aussi était demeuré jeune et d'esprit et de cœur ; son humeur naturellement enjouée répandait un charme sur les exercices plutôt austères où volontairement il se confinait. A Rome déjà, il aimait la musique et ne détestait pas le monde. Plus tard, il promenait partout sa curiosité amusée, et la dernière étude de cet helléniste fut (qui le croirait ?) sur Molière et M<sup>me</sup> de Sévigné : il fixa un point d'histoire littéraire, l'attribution d'un vers de neuf syllabes qu'il redisait avec une mélancolie résignée :

Mais hélas ! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais !

La vie d'Albert Martin, surtout dans la dernière partie, aura été féconde en œuvres. Doyen de la Faculté des Lettres, pendant six années, de 1902 à 1908, son administration bienveillante se plut à favoriser autour de lui les initiatives des jeunes. Un Musée de moulages des plus beaux marbres antiques et un Institut d'archéologie furent créés sous son décanat : comment l'ancien membre de l'Ecole française de Rome ne s'y serait-il pas intéressé ? En même temps l'histoire de l'art était inaugurée à la Faculté des Lettres, ainsi qu'un enseignement des antiquités gallo-romaines. Des leçons de pédagogie revenaient chaque année pour les instituteurs et les institutrices. La philologie romane, qu'il chérissait en bon fils du Languedoc, fut enseignée chez nous par un spécialiste, tandis que, suivant une tradition de notre Faculté lorraine, les études germaniques prenaient le merveilleux essor qui fait toujours la renommée de Nancy. Sous son décanat encore fut organisé, à l'honneur de notre Université, un véritable Institut de français pour les étudiants étrangers. La Faculté n'avait que 111 étudiants, lorsqu'Albert Martin devint doyen, en 1902 ; lorsqu'il cessa de l'être, en 1908, elle en comptait 286. Enfin n'oublions pas les cours spéciaux qui fonctionnèrent aussi pendant cette période, à l'usage des officiers du 20<sup>e</sup> corps d'armée, candidat à l'Ecole de guerre. Plus qu'aucun de nos collègues, Albert Martin était tout désigné comme trait d'union entre l'Université et l'Armée : plusieurs de ses proches portent l'épaulette, et (que sa famille me pardonne de rappeler un deuil d'hier que ravive le deuil d'aujourd'hui) ne sont-ils pas de ces héros qui, aux postes les plus périlleux, savent se dévouer pour le pays, et périr parfois, victimes de leur dévouement ? (1)

Albert Martin se demandait sur la fin de sa vie (j'imagine que ce n'était pas sérieusement), si les Lorrains l'avaient réellement adopté, et le considéraient enfin comme un des leurs. Il aurait dû n'avoir aucun doute à ce sujet. Après

---

(1) Albert Martin était beau-frère du capitaine Lucien-Marchal, tué à bord du dirigeable *République*, le 25 septembre 1909, et du lieutenant-colonel Voyær, attaché au parc d'aérostatique de Versailles.

trente années bientôt de bons et loyaux services rendus à l'Université de Nancy, (où, sauf une première année à Dijon, il fit toute sa carrière), il était nôtre, plus que personne, certes, pleinement et parfaitement nôtre. Et tandis que son corps reposera ici en terre lorraine, dans les cœurs lorrains sera conservé fidèlement sa mémoire, avec une vive gratitude pour le savant et le professeur, pour le doyen, pour l'homme même et une sympathie profondément respectueuse pour tous les siens.

---

## DISCOURS DE M. A. GRENIER

MADAME,

C'est la piété reconnaissante d'un ancien élève, c'est l'esprit de corps, le respect et l'affection d'un jeune camarade pour son ancien, qui m'amènent aujourd'hui à cette place.

Mon cher Maître, je viens déposer sur votre cercueil la gerbe de gratitude des nombreuses générations d'étudiants qui se sont succédé au pied de votre chaire de la Faculté des Lettres de Nancy. Je viens vous apporter le souvenir ému de vos condisciples de l'École des Hautes Études philologiques et historiques et de notre École française de Rome. Au nom de vos étudiants qui vous aimaient, au nom des Écoles où vous aviez laissé un peu de votre cœur, je viens vous dire adieu.

Un des plus vifs souvenirs de mes années d'études reste la première des leçons que j'entendis de vous. Vous nous expliquiez l'Antigone de Sophocle et, vous laissant aller à l'ardeur de votre admiration, vous vous mîtes à nous réciter, que dis-je, à nous réciter, à nous déclamer, le beau passage où la jeune Grecque regrette la pure lumière du jour et le ciel enchanteur de l'Hellade. Sans doute, nous ne comprenions